

## Aux sources de la calligraphie

又見諸菩薩 行施忍辱等 其數如恒沙 斯由佛光照  
 不見諸菩薩 深入諸神定 身心身不動 以求无上道  
 七寶菩薩 知法寂滅相 各於其國土 說法求佛道  
 見日月燈佛 諸經中見之 其心皆歡喜  
 各各自相問 是事何因緣  
 天人所奉尊 適後三昧起 讚妙光菩薩 汝為世間眼  
 一切所歸信 能奉持法藏 知我所說法 唯汝能證知  
 世尊既讚歎 念妙光歡喜 說是法華經 滿六十小劫  
 不起於此坐 所說上妙法 是妙光法師 悉皆能受持  
 是法華 令眾歡喜 尋即於是日 告於天人眾  
 言 備宣其義 已為汝等說 我今於 當入於涅槃  
 汝一心精進 當離於放逸 諸佛甚難值 億劫時一遇  
 世尊諸子等 聞佛入涅槃 各各懷悲惱 佛滅一何速  
 聖王法之王 安慰无量眾 我若滅度後 汝等勿憂怖  
 是德藏菩薩 於充滿寶相 心已得通達 其次當作佛  
 名曰為淨身 亦度无量眾  
 八滅度 知新盡火滅 亦亦諸舍利 而起无量塔  
 比丘比丘尼 其數如恒沙 倍復加精進 以求无上道  
 是妙光法師 奉持佛法藏 八十小劫中 廣宣法華經  
 是諸八王子 妙光所開化 堅固无上道 當見无量佛  
 供養諸佛已 隨順行大道 相繼得成佛 轉次而授記  
 寂後天中夫 名曰燃燈佛 諸仙之道師 度脫无量眾  
 妙光法師 時有一弟子 心常懷懈怠 貪著於名利  
 求名利無厭 多遊族姓家 棄捨所習誦 廢忘不通利

## Le chant des signes

Dès la fin des Han, l'écriture chinoise a suscité de la part des lettrés une démarche esthétique originale en raison de la valeur accordée au signe et de la capacité qu'on lui reconnaît de figurer l'ordre caché des choses. La tradition la fait naître avec Zhang Zhi (vers 150) qui, transgressant les règles du simple bien écrire et s'affranchissant du souci de lisibilité, invente la cursive. La calligraphie s'érige alors peu à peu en art, détournant l'écriture de sa fonction première pour privilégier une subtile recherche plastique.

Sous la dynastie des Tang (618-907) s'établit un lien entre l'art calligraphique et la peinture et quelques siècles plus tard, sous les Yuan (1279-1368), avec la poésie.

Toute écriture quel que soit son style relève de la calligraphie.

L'art des maîtres calligraphes des époques anciennes ne nous est connu que par des copies réalisées au pinceau ou des estampages montés en albums utilisés comme modèles.

Avec l'extension de l'usage du stylo, au xx<sup>e</sup> siècle, les rapports étroits qui existaient entre la pratique de l'écriture et celle de la calligraphie se sont rompus. Désormais, écriture courante et écriture artistique au pinceau constituent deux domaines distincts.

Objet d'un long et difficile apprentissage, l'art calligraphique est aussi tenu dans la tradition chinoise comme un art spirituel, une méthode de perfectionnement de soi. Au-delà du geste, le mouvement du calligraphe tout entier tend vers l'équilibre de l'esprit, la justesse du tracé devient harmonie avec l'univers.

Miaofa lianhuaqing  
*Sûtra du Lotus, juan 1, pin 1*  
 T 262, vol. 8, milieu du  
 viii<sup>e</sup> siècle  
 BNF, Manuscrits orientaux,  
 Pelliot chinois 4512  
 Ce fragment du premier  
 chapitre du *Sûtra du Lotus*  
 appartient à la catégorie  
 des offrandes votives de luxe,  
 il est calligraphié avec  
 élégance en style régulier.

*La bonne calligraphie ressemble à une volée d'oiseaux sortant des arbres ou à des serpents effrayés se fauillant dans l'herbe ou à des crevasses qui éclatent dans un mur fissuré.*

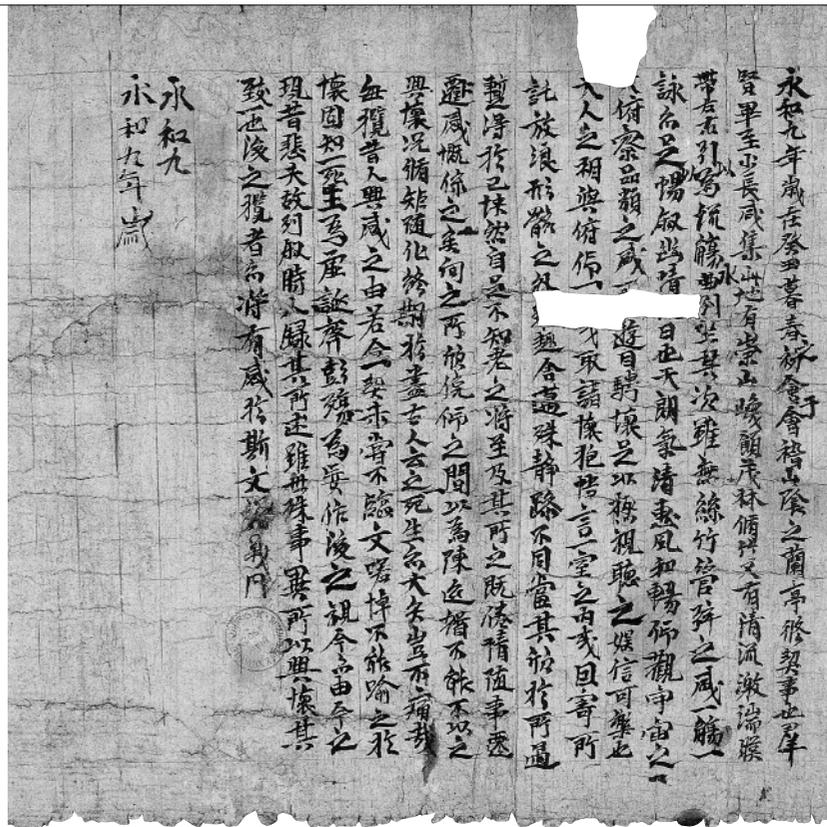
Huai Su

Wang Xizhi, prince des calligraphes  
(303-361)

Surnommé le « prince des calligraphes », Wang Xizhi fait figure de père fondateur de la calligraphie chinoise, comme art de l'expression personnelle. Bien qu'aucune de ses œuvres ne nous soit parvenue, il fut (et continue d'être) l'objet d'un ferveur calligraphique sans équivalent, jusqu'à devenir l'image idéale du lettré calligraphe dont le style s'imposa comme un standard à partir de la fin du VI<sup>e</sup> siècle. Ses compositions furent inépuisablement copiées et imitées, et sa légende atteste de l'importance d'une tradition de transmission ininterrompue. De son vivant déjà, il connut la célébrité et l'on raconte qu'il était si fidèlement copié qu'il faillit un jour être trompé lui-même. Il excella dans le style courant (*xingshu*) et dans le style cursif (*caoshu*). Bien qu'ayant fait carrière à la cour des Jin, et obtenu le grade de « général de l'armée de droite », il conserva toute sa vie la liberté de ne jamais s'abandonner qu'à son inclination et de marier harmonieusement son amour pour la nature, la poésie, la musique et la calligraphie.

Un peu moins de deux siècles après sa mort, l'empereur Tang Taizong (qui régna de 627 à 649) imposa la calligraphie de Wang Xizhi comme standard esthétique et instaura une sorte de monopole d'État sur ses œuvres. Une légende raconte comment l'empereur Tang Taizong s'arrangea pour récupérer par ruse son écrit le plus célèbre, *L'Introduction au Pavillon des orchidées* : le texte était en possession d'un descendant à la 7<sup>e</sup> génération de Wang Xizhi, qui le légua à son disciple, qui le dissimula derrière une poutre. L'empereur envoya un émissaire, qui parvint à gagner sa confiance et réussit ainsi à le lui subtiliser. La légende raconte aussi que le vieux moine abusé en mourut...

Le succès que rencontra Wang Xizhi longtemps après sa mort n'est pas dénué d'ambiguïté : la gloire fit du lettré raffiné exprimant librement ses sentiments personnels qu'il avait été, un modèle figé, étatisé, canonisé, de l'écriture. Alors que Wang Xizhi revendiquait une obédience taoïste, il devint un exemple pour les fonctionnaires d'État, et à ce titre fut vénéré et imité des lettrés confucéens. Son prestige de plus fut largement entretenu par des descendants parmi lesquels figurent des moines bouddhistes. Enfin, ultime paradoxe d'une œuvre aussi admirée, il ne reste de ses écrits que des copies plus ou moins inspirées, voire des copies de copies ou des montages d'œuvres qu'il ne composa jamais.



La copie laborieuse d'un original inspiré *L'Introduction au Pavillon des orchidées* est la pièce la plus célèbre de Wang Xizhi. Écrite en 353, elle raconte une journée idyllique à la campagne réunissant au début du printemps, le 22 avril 353 très exactement, le prince des calligraphes et quarante et un de ses amis poètes et lettrés, en l'honneur de la fête de la purification. Dans le décor enchanteur d'un jardin chinois, les amis s'installent au bord de la rivière et mettent à flotter, sur des feuilles de lotus, de petites coupes de vin. Lorsque l'une d'elles s'arrêtait en face de l'un d'entre eux, il était tenu de composer un poème. Tous n'y réussirent pas, mais tous burent trois coupes d'alcool, est-il écrit au début du rouleau. À l'issue de cette joute poétique, Wang voulut immortaliser le souvenir de cette journée mémorable en réunissant les différents poèmes. Sous l'effet d'une inspiration particulière, il composa d'un seul jet la préface à l'anthologie des trente-sept poèmes (presque tous aujourd'hui tombés dans l'oubli). On raconte qu'il essaya à plus de cent reprises, quelques jours plus tard, de reproduire sa propre calligraphie mais qu'il ne parvint jamais à retrouver l'élan inspiré de ce moment d'ivresse.

Le texte se divise en deux parties : la première évoque la beauté radieuse d'une journée entre amis :

« Ce jour-là, le ciel était clair et l'air pur, un vent doux soufflait paisiblement. Levant la tête, on contemplait l'immensité de l'univers, se baissant, on examinait l'abondance des variétés et des espèces et ce qui faisait courir les yeux et errer les sens suffisait pour porter à l'extrême la joie de voir et d'entendre. Vraiment on pouvait y prendre du plaisir. » La deuxième partie suggère avec mélancolie le caractère éphémère de l'existence : « Mais lorsque ce vers quoi les hommes tendaient les fatigues déjà, le sentiment, suivant les événements, change et la déception le suit. Ce qui nous plaisait auparavant en un clin d'œil n'est plus qu'un vestige, qu'une trace [...] Comment ne serait-ce pas douloureux ! »

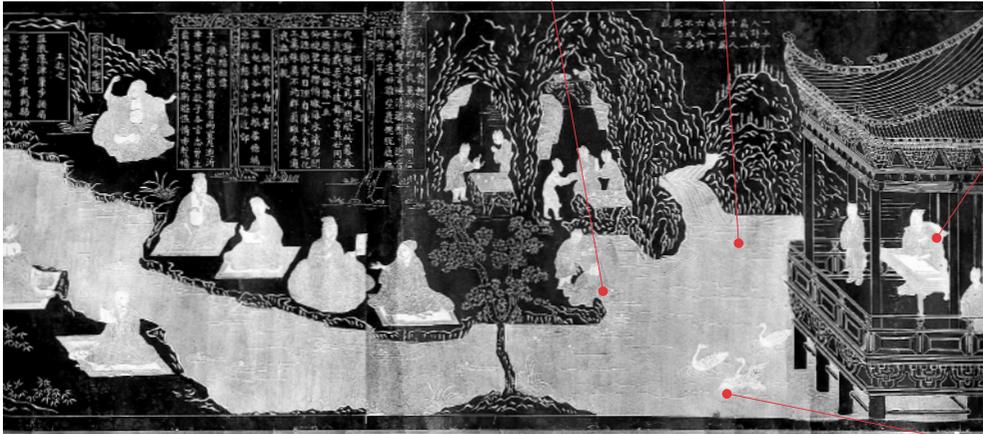
Ce texte exerça une véritable fascination sur des générations successives de calligraphes, et l'empereur Tang Taizong, lui-même adonné à l'art calligraphique, aurait, dit-on, demandé à être enterré avec cette œuvre – légende ou réalité on ne sait –, mais la préface originelle unanimement louée pour la liberté inspirée de son écriture courante (*xingshu*) est perdue depuis longtemps. La copie anonyme qui est ici présentée n'en restitue pas l'élan. Elle est en revanche représentative d'une pratique éducative largement répandue s'appuyant sur le contenu du texte appris par cœur comme une poésie.

### Une mémorable réunion de lettrés

L'endroit où s'était déroulée la mémorable réunion de lettrés le 22 avril 353 a été identifié (près de la ville de Shaoxing, dans la province du Zhejiang), un temple y a été érigé ainsi qu'une stèle impériale. Et le site a fait l'objet au cours des siècles d'innombrables répliques.

L'eau est un élément central dans la composition : le pavillon sur pilotis de Wang Xizhi est situé sur une pièce d'eau qu'alimente une cascade.

Le courant de la rivière permet de faire dériver les coupes d'alcool destinées aux invités.



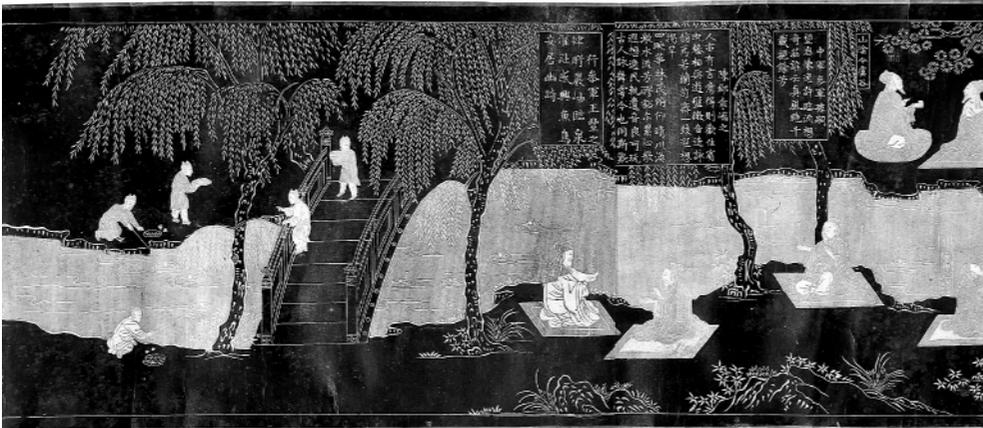
La scène qui ouvre le rouleau représente Wang Xizhi au moment où il confie à son pinceau le soin d'immortaliser les émotions de cette extraordinaire journée.

Devant lui nagent des oies blanches (à moins que ce ne soient des cygnes...). Wang Xizhi en effet aimait, dit-on, les oies, il admirait la souplesse de leur cou et y cherchait le secret de l'expression calligraphique : « Si Wang Xizhi aimait les oies, c'est qu'il s'inspirait, pour former les caractères, de la ressemblance entre les ondolements de leur cou et ceux du poignet qui fait tourner le pinceau » (Guo Xi, c. 1020-1090, *Linqan gaozhi, Traité de peinture*).



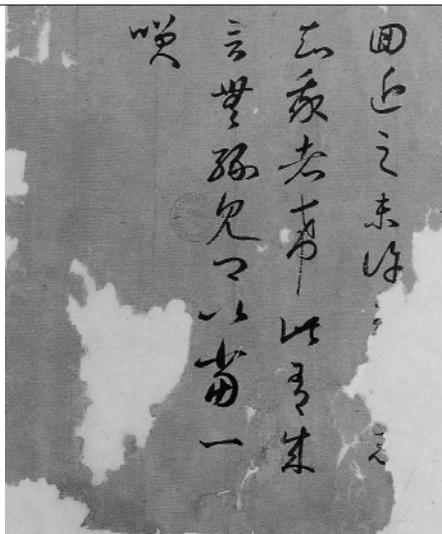
Poésie et calligraphie participent d'un même élan d'union à la Nature.

Chaque lettré assis sur une natte dispose d'encriers et de pinceaux lui permettant de composer. Entre eux, un groupe de domestiques s'affairent à déposer les coupes et à les récupérer.



L'ensemble du rouleau révèle quarante-deux personnages disséminés sur les deux rives au milieu des bambous.

*Lanting xiuxi shijing shike taben*, estampage d'une gravure sur pierre représentant la réunion lors de la fête de la purification au Pavillon des orchidées, non daté (XVIII<sup>e</sup> siècle ?) BNF, département des Estampes, Oe 273 f. réserve



Wang Xizhi, « Zhan ji tie », Extrait du *Shiqitie*, *Le Dix-Septième* [Album de lettres de Wang Xizhi intitulé *Le Dix-Septième*] Copie anonyme d'après une calligraphie de Wang Xizhi, milieu du VI<sup>e</sup> siècle ? BNF, Manuscrits orientaux, Pelliot chinois 4642 rés.

**L'empereur Tang Taizong (599-649)**

L'empereur Tang Taizong, lui-même calligraphe plein de talent, fut un fervent admirateur de Wang Xizhi. Il l'imposa comme critère absolu de l'esthétique calligraphique et contribua largement à la diffusion de recueils de modèles. Sans doute la calligraphie représentait-elle pour l'empereur un moyen symbolique d'unification nationale (Wang Xizhi, en effet, incarnait la tradition culturelle aristocratique du Sud et Taizong était empereur du nord de la Chine). En 628, il créa une école de calligraphie placée sous la direction de l'Université impériale du Guozijian, et c'est à partir de son règne que furent établies les fonctions de calligraphe et de docteur en calligraphie. Dès lors, la calligraphie constitua l'une des catégories des concours de recrutement aux postes de fonctionnaire, et la maîtrise calligraphique devint un moyen de faire carrière.

**Trahisons de la gloire ?**

L'empereur Tang Taizong manifesta un vif intérêt pour le moine Xuanzang, un pèlerin qui revint d'Inde en 645 chargé de sutras bouddhiques qu'il entreprit de traduire à son retour. En 648, l'empereur Taizong écrivit une préface aux *Saints Enseignements* dans laquelle il faisait l'éloge de cette traduction, et, la même année, le futur empereur Gaozong demanda à un calligraphe renommé, Chu Suilang, d'en préparer une calligraphie destinée à la gravure sur stèle. Parvenu au trône, il en fit réaliser une deuxième copie et pour ce faire ordonna à un descendant de Wang Xizhi, un moine calligraphe du nom de Huai Ren, de retrouver chacun des caractères composant le texte de la préface dans les œuvres conservées de son illustre aïeul. Cette recherche lui valut vingt ans d'efforts jusqu'à ce qu'il parvienne à retranscrire le texte impérial dans les graphies mêmes de Wang Xizhi. Sa copie, loin d'être regardée comme une atteinte à l'intégrité d'un modèle vénéré ni même comme une forme de trahison des convictions taoïstes avérées du maître, servit de référence auprès de tous les calligraphes et fut considérée comme la plus longue des pièces autographes de Wang Xizhi.

**Les folles libertés du pinceau**

Le genre épistolaire devint au cours de la dynastie des Jin un genre à la mode dans les cercles littéraires. Dans le même temps, la calligraphie s'imposait comme un art. Les lettres écrites par Wang Xizhi devinrent ainsi de véritables modèles : car même si le contenu en est totalement prosaïque (l'auteur y parle de sa santé et des médicaments qu'il vient de recevoir), la liberté d'exécution de leur écriture cursive relève de l'exploit calligraphique et transcende avec force l'absolue banalité du texte.

Sans être de la main de Wang Xizhi lui-même, cette copie inspirée restitue magnifiquement la souveraine liberté qui présida à son exécution.

**Le bambou, emblème du parfait lettré**

*Le bambou aux yeux des Chinois incarne le parfait équilibre des contraires : fragilité et robustesse, rupture et continuité, vide et plein, souplesse et rectitude.*

François Cheng, *Shitao, la saveur du monde*

Ancien support d'écriture, le bambou représente pour le lettré chinois une image de perfection vivante : dans le jaillissement de ses branches, dans la vivacité de ses feuilles livrées à la brise, il reste souple et flexible sous les assauts du vent, obstiné et constant; élégant dans la simplicité sans apprêt de sa mise, il se rit des saisons car sa tige reste verte tout au long de l'année. Il semble là pour nous rappeler que la vraie vie ne meurt jamais. « Se souvenir que la canne de bambou est vide : vertu d'absence qui contient tout. En chinois, "creux du cœur" signifie "humble" » (*Ibid.*).

L'idéogramme chinois figurant le bambou ressemble à celui du rire, car pour les Chinois le bambou se plie de rire. Il est souvent couplé dans la tradition iconographique à l'orchidée, la fleur symbolisant le principe féminin (*yin*) et le bambou le principe masculin (*yang*).

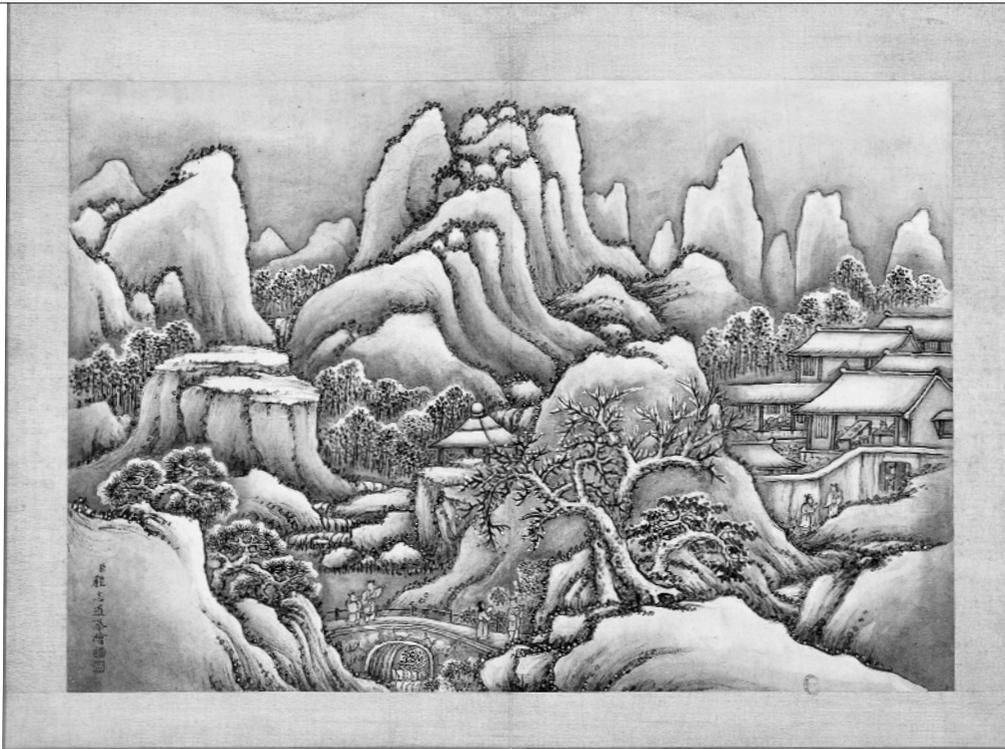


*Wang Xizhi a écrit des caractères dont la manière est aussi vivace que des dragons fougueux qui bondissent vers le ciel ou des tigres qui parcourent les montagnes.*

*Gu jin shu ren you lüe ping, Critique des calligraphes anciens et modernes, cité par Viviane Alleton, L'Écriture chinoise*



Tang Taizong (ayant régné de 627 à 649) *Da Tang Sanzang Shengjiao xu, Préface des Saints Enseignements* compilée avec les caractères de Wang Xizhi. Copie par Huai Ren (VII<sup>e</sup> siècle) à partir de la calligraphie de Wang Xizhi. Estampage début XX<sup>e</sup> siècle ? BNF, Manuscrits orientaux., Pelliot B 1604



La peinture de paysage est un des thèmes iconographiques privilégiés par les peintres chinois. Dans l'image ci-dessus le peintre représente un paysage d'hiver sous la neige. Le paysage est conçu comme une représentation des forces du cosmos, les montagnes deviennent des êtres vivants, animés d'esprit, où circule un souffle : les rochers sont les os, l'eau le sang, les arbres et les herbes des cheveux, les nuages et brumes la vapeur et le souffle. La tâche du peintre est de restituer le souffle vital de ce corps. La montagne devient le réceptacle du corps humain et l'absence d'horizon permet au spectateur de s'intégrer à la représentation et de revivre l'expérience d'oubli de soi de l'artiste, l'homme étant le point de jonction du ciel et de la terre. On y voit la signature de l'artiste suivie de ses sceaux. Le thème de la neige est exploité dans la peinture depuis le VIII<sup>e</sup> siècle. Un épais manteau neigeux a recouvert tout le paysage mais en dépit de la saison il subsiste un peu de végétation : quelques fleurs ont éclo sur l'arbre central. Le tableau est animé par sept personnages, six d'entre eux semblent se diriger vers une demeure dont la porte est ouverte et donne accès à tout un ensemble de pavillons meublés de tables et de tabourets, ainsi que d'un vase qui pourrait être un porte pinceau. Pour réaliser son tableau le peintre a eu recours aux « quatre trésors du lettré » que sont l'encre, le pinceau, la pierre à encre et le papier qui ne peuvent être distingués du tracé, car ils constituent un tout cosmologique.

L'encre de Chine, la matière première du trait *Quant à l'encre, elle doit être composée à partir de cendres de bois de pin du mont Lu (montagne du Jiangxi), de colle de cornes de cerfs de la préfecture de Dai (Shanxi), avoir plus de dix ans et être dure comme la pierre*

Dame Wei (272-349) Maîtresse en calligraphie de Wang Xizhi, *Plan de bataille du pinceau*

Matériau de première nécessité, tant pour le calligraphe que pour le peintre ou l'estampeur, l'encre occupe une place d'honneur parmi les quatre trésors du lettré. Le noir de fumée était obtenu le plus souvent par la combustion du bois de pin. On mélangeait ensuite la suie avec un liant, une colle préparée avec de la corne de cerf ou de daim ou encore avec des peaux de bœuf, d'âne ou de poisson. On y ajoutait ensuite des additifs qui allaient du blanc d'œuf au cinabre, à l'infusion d'écorce ou au musc. Après avoir été pétri, la pâte était placée dans des moules et mise à sécher lentement. Ensuite les pains étaient brossés et polis. Pour la liquéfier on versait ensuite quelques gouttes d'eau sur une pierre lisse.

La pierre à encre, la pierre précieuse de l'artiste

*Pour la pierre à encre, il faut une pierre neuve, desséchée et chauffée, à la fois lisse et brillante*

Dame Wei (272-349), *Plan de bataille du pinceau*

Autre objet fétiche du lettré, qui l'accompagne toute sa vie, la pierre à encre doit permettre au bâton d'encre de se dissoudre le plus finement possible et aux poils du pinceau de s'épanouir au contact de l'encre. Il ne s'agit pas d'un encrier mais plutôt d'une sorte de mortier qui sert à broyer le bâton. Sa qualité pouvait donc

influencer sur celle de l'encre puisque d'infimes poussières de la pierre pouvaient être mêlées au cours du lent broyage du bâton contre sa surface très finement rugueuse. La pierre à encre est généralement composée de deux parties : la partie supérieure avec une cavité appelée le « puits d'or » et une partie inférieure avec un espace légèrement creux, la « mare », où la poudre d'encre est délitée avec un peu d'eau. L'encre qui peut se conserver des siècles sous sa forme solide n'est plus utilisable sous sa forme liquide au delà de quelques heures.



Pierres à encre, gravure des Qing, BNF, Manuscrits orientaux, Estampages Pelliot 151.20 (1-6)

**Le pinceau ou *bǐ*, l'instrument du tracé**

*Pour le pinceau, il faut aller chercher des poils de lapin au sommet des hautes montagnes et les recueillir aux huitième et neuvième mois lunaires ; les poils du pinceau doivent avoir un pouce de long, cinq pouces pour le manche, la pointe doit être uniforme, le milieu ferme.*

Dame Wei (272-349) *Plan de bataille du pinceau*

L'étymologie même du caractère archaïque désignant le pinceau suggère visuellement l'instrument du peintre et du calligraphe : un manche de bambou prolongé d'une touffe de poils enserrés par des fils de soie. Les pinceaux sont le plus souvent en poils de martre pour les poils durs ou de lapin et de chèvre pour les poils mous. La touffe s'organise autour d'une pointe centrale, un faisceau de poils plus longs éventuellement raidis et soudés entre eux par un léger encollage. La pointe est entourée par plusieurs manteaux successifs de poils plus courts. A l'intérieur de la touffe entre le manteau et la pointe est aménagé un espace vide qui sert de réservoir à l'encre. Plongée dans l'encre, la touffe se gonfle, aspire et retient par capillarité une charge d'encre assez considérable. L'encre est délivrée par la pointe, de façon ténue ou généreuse en fonction de la pression exercée par la pointe sur le papier. Le pinceau se tient verticalement, le corps entier participant à la réalisation des caractères, les poils du pinceau, souples et mous, transmettent sur le papier les moindres mouvements du corps. Les lettrés chinois qui passaient leur vie un pinceau à la main concevaient une véritable vénération pour cet instrument : il leur arrivait même de creuser de petits cimetières avec stèles et épitaphes pour leurs pinceaux usagés.

**Le papier, une invention chinoise**

*Le papier est à rechercher en s'inspirant de l'aspect des œufs de poisson du Donyang : souple, lisse et pur*

Dame Wei (272-349), *Plan de bataille du pinceau*

Avant de servir de support à l'écriture, le papier était utilisé comme matériau de protection. Moins onéreux que la soie, il a accéléré la diffusion de l'écrit. Par les différents procédés d'imprimerie (xylographie et estampe) il permet en outre la diffusion en grand nombre des écrits et des images. Selon la légende, le papier aurait été inventé par un eunuque du palais impérial, Cai Lun, qui aurait le premier « eu l'idée d'utiliser de l'écorce, du chanvre, des chiffons et des filets de pêche pour fabriquer du papier ». Il aurait ainsi présenté son invention à la Cour en 105 de notre ère. Cependant des découvertes archéologiques récentes révèlent un usage du papier antérieur d'au moins deux siècles. Le plus souvent plusieurs fibres différentes sont associées dans la pâte et diverses substances végétales ou animales sont ajoutées pour donner au papier finesse, résistance et lustre. Les textes citent par exemple le rotin, l'hibiscus, ou le santal bleu qui confère au papier de Xuan ses qualités de blancheur et de finesse. De l'arsenic pouvait être appliqué au papier pour le protéger contre les insectes, ce qui lui conférait parfois une teinte particulière. Parfois, le papier était apprêté à la cire chaude.

**Accorder le cœur et la main**

*Lorsque Yuke peignait un bambou, il voyait le bambou et ne se voyait plus. C'est peu dire qu'il ne se voyait plus. Comme possédé, il délaissait son propre corps. Celui-ci se transformait, devenait bambou, faisant jaillir sans fin de nouvelles fraîcheurs.*  
Su-Shi (1036-1101)



**Accorder le regard au monde**

*Avant de peindre un bambou, que celui-ci pousse déjà en votre for intérieur. C'est alors que, le pinceau en main, le regard concentré, vous apercevez la vision entière et exacte surgir devant vous. Cette vision, saisissez-la sans tarder par les traits du pinceau, aussi promptement qu'un faucon chasseur qui fond sur un lièvre prêt à bondir ! [...] Pour réussir un seul trait, que d'exercices exigés !*  
Su-Shi

*Désir ardent d'atteindre l'île aux Murailles Pourpres. Oiseau géant comme j'épouse ton vol fulgurant !*  
Qian Qi

*On doit pousser son pinceau jusqu'au bout, d'une manière naturelle, comme le poisson qui nage à l'aise dans l'eau. On écrit ici avec douceur, là avec force [...], mais toujours avec le naturel des nuages, épais ou légers qui gravissent la cime d'une montagne.*  
Meng Tian bijing

**S'abandonner au souffle**

*La vraie règle n'a pas d'orient fixe ; les points se forment auprès du souffle !*  
Shitao (1642-1707), connu sous le nom de moine Citrouille-amère

*Je n'eus pas de peine, à la vue du manuscrit, à y repérer aussitôt le diamant. Trois idéogrammes, détachés, forment une entité parfaite, unis dans une rythmique presque autonome : le premier, formé de deux coups de pinceau rapides, crée un espace dynamique avec, opérant entre eux, le souffle du vide médian ; le deuxième, concrétisation d'un ardent désir d'être, fait de contraste et de complémentarité entre les traits droits incisifs et les courbes pleines d'une grâce charnelle ; puis le dernier caractère au tracé impeccable qui termine le tout. Ce caractère qui veut dire « un », signifiant l'unité originelle, constitue, justement, l'« Unique Trait de Pinceau », la base même de tout l'art chinois.*

Extrait du Dix-Septième (Pelliot chinois 4642 rés.)  
(François Cheng, *Chine : l'empire du trait*, éditions BNF, 2004, avant-propos).

**Rejoindre « l'unique trait du pinceau »**

Chaque trait que trace le pinceau n'est pas une simple ligne, mais déjà une manière de dire. Le trait est à la fois Forme et Mouvement, il est une transcription visuelle du souffle.

*L'unique trait de pinceau est l'origine de toutes choses, la racine de tous les phénomènes.*  
Shitao

**Faire corps avec les lignes naturelles des choses**

Le wen au sens de « modèle dynamique » est déjà dans la nature, il suffit de le suivre à la façon du couteau du sculpteur de jade épousant les veines déjà inscrites dans la matière elle-même.

*De façon générale, dans l'univers, tout phénomène, tout être doit faire l'objet d'une stimulation selon ses propres tendances naturelles jusqu'à la suppression des désaccords pour qu'ensuite se réalise la paix : c'est ce qui s'appelle la raison céleste.*  
Commentaire de Duan Yucai au Shuowen Jiezi, in Wangdao ou La Voie royale, vol. II, École française d'Extrême-Orient, 1980

C'est bien la même idée que traduit le peintre-calligraphe Shitao lorsqu'il écrit : « Du moment que l'esprit s'en forme d'abord une vision claire, le pinceau ira jusqu'à la racine des choses ».



**Lenteurs et fulgurances**

*Le geste lent produit la grâce, le geste rapide produit la force. Il faut cependant posséder la rapidité pour maîtriser la lenteur.*  
Jang Kui

**Vide et plein**

*C'est dans le vide que voguent les nuages et volent les oiseaux ; c'est par le vide que leurs mouvements se renouvellent sans cesse.*  
Wenshi Zhenjing

